

D'abord, il y avait les ténèbres : lourdes et oppressantes, d'un bleu-noir épais, emplissant la bouche, les oreilles et l'esprit. Puis l'odeur : puissante, solide comme la pierre sous les pieds nus – un oreiller pressé sur un visage, étouffant la pensée. Enfin, il y avait le bruit des égouts : les soupirs incessants du ruisseau, le goutte-à-goutte, les éclaboussures, les jaillissements.

Et le cliquetis des griffes pointues sur la brique mouillée.

Le rat était gros, vieux et rusé. Il n'avait pas besoin de lumière pour suivre les détours du labyrinthe où il passait sa vie. Sous ses pattes, il détectait le moindre changement de texture des briques sur lesquelles il courait, perché au-dessus de l'interminable flux vivant le museau frémissant. Son flair incroyable lui indiquait le niveau du cours d'eau, ainsi que son contenu : un débit haut et léger apportait des végétaux, des cadavres de petits animaux – parfois des gros. Un écoulement bas et dense était promesse de gâteries pour un rongeur habile. Son odorat lui indiquait aussi la qualité de l'air : parfois, elle arrivait à rendre malades même les rats. Par la pression exercée sur ses oreilles sensibles, il savait s'il courait à travers un petit tunnel étroit, ou s'il débouchait dans l'une des salles voûtées dont le plafond atteignait des hauteurs vertigineuses,

conçues par un maître architecte ayant depuis longtemps sombré dans l'oubli, élevées par une équipe de bâtisseurs de la Cité. Une merveille de calculs, invisible depuis des siècles, ignorée de tous.

Le rat entendait ses congénères progresser de l'autre côté du mur de brique qu'il longeait, le bruit ténu de leurs pattes se dirigeant vers le prochain tunnel humide au-dessus de lui. Toutefois, pendant un moment, il les avait tous dépassés, soumis aux exigences perpétuelles de son flair.

Le corps encore frais était à peine gonflé. La rigidité cadavérique venait juste de le quitter. Hormis le chiffon qui flottait autour de son cou, il était nu, la peau pâle et froide comme un lever de soleil en hiver. Il était allé se coincer contre les barreaux usés d'une grille en métal cassée qui, un court instant, avait retrouvé son rôle : celui d'empêcher les gros objets de poursuivre leur descente dans les profondeurs des égouts.

Un peu plus tard ce jour-là, le ruisseau serait en crue, et le cadavre de l'homme reprendrait son chemin, seul. Mais le rat lui tiendrait compagnie un moment.

Le garçon se réveilla en sursaut sur l'étroite margelle où il dormait. Il donna un coup de pied. Un réflexe musculaire, peut-être, ou la fin d'un cauchemar, mais à peine un petit mouvement. Ce rebord lui servait de lit depuis assez longtemps pour qu'il sache que, même dans son sommeil, il ne pouvait s'autoriser aucun geste brusque, et encore moins un retournement : celui-ci l'enverrait directement dans le flot des eaux usées qui s'écoulait en permanence en contrebas. Mais, quand il se couchait le soir, toujours épuisé, il semblait dans un sommeil de mort

– ce qu’il était certainement pour le monde extérieur –, et il restait allongé sans bouger, inconscient. Jusqu’à ce qu’il soit l’heure de se réveiller.

Elija avait dix ans et vivait depuis quatre ans dans les égouts.

Il se savait privilégié. Quand sa sœur et lui s’étaient réfugiés ici, leur protecteur, un garçon roux plus âgé du nom de Rubin, avait dû se battre pour qu’ils aient le droit de rester au chaud et en sécurité en ces lieux. Puis, des nuits durant, l’un d’entre eux avait dû monter la garde, de crainte d’être jeté dans le ruisseau par ceux qui jaloussaient leur territoire. Mais ça, c’était il y a longtemps : Em, sa petite sœur, ne gardait aucun souvenir de cette époque lointaine. À présent, ils étaient dans les égouts depuis plus longtemps que la plupart des Habitants et leur position était, pour le moment, assurée.

Elija remua prudemment. De son pied nu, il tâta les changements de texture sur les briques jusqu’à rencontrer une aspérité dans le ciment fendu, dont les contours lui étaient plus familiers que ceux de sa paume. Il se redressa pour s’asseoir. Là-haut, au-dessus de sa tête, une lumière aqueuse filtrait par les fentes du plafond. Ce n’était pas suffisant pour y voir clair, mais elle rendait l’air moins oppressant et faisait apparaître des grains de poussière qu’Elija pensait pouvoir attraper et garder pour plus tard, dans les profondeurs des égouts, où il en aurait peut-être besoin.

Il se rappelait surtout une femme en pleurs et un homme tyrannique, au visage rouge et au poing constamment brandi. Puis il y avait l’époque où Em et lui étaient seuls, sans cesse apeurés, fuyant pour se cacher. Ses rêves étaient souvent sanglants, même s’il ne s’en souvenait pas.

La peur ne l'avait jamais vraiment quitté, mais il n'en avait pas conscience : il était heureux d'être en sécurité.

Rubin leur avait expliqué pour le ruisseau. C'était une petite rivière qui s'écoulait dans le Sud, sur les hauteurs, au-dessus de la Cité, dans un endroit où le soleil brillait toujours sur des collines bleues et des arbres argentés. Là-bas, on l'appelait le Lave-Mouton. Elle plongeait en sous-sol pour se transformer en égout, plusieurs dizaines de lieues avant la Cité. Dans un dernier hommage, des chèvres y trempaient leurs pattes avant qu'elle ne quitte à jamais la lumière du jour.

Désormais, la lumière était plus vive. Depuis son réveil, Elija avait conscience de la présence de sa sœur. Il se tourna avec prudence et vit l'arrondi de sa tête noire au-dessus de son corps ramassé.

— Debout, feignante, dit-il à voix basse, sans véritable intention de la réveiller.

Elle avait davantage besoin de sommeil que lui. Elle ne cilla pas, même s'il entendait bouger autour d'eux : les Habitants se levaient pour affronter une journée de plus dans les ténèbres. Il perçut des bruits d'étirement, quelques murmures échangés, un cri qui résonnait soudain ou une imprécation aux dieux des Halls.

Elija se leva et se soulagea dans le ruisseau qui, sous la margelle, atteignait à présent la hauteur d'un homme. Il marcha d'un pas assuré le long de l'étroite bordure et ramassa le petit sac d'effets personnels qui, la nuit, était posé entre Em et lui. Il s'assit, l'ouvrit et en sortit le précieux morceau de mousse saphir qu'ils avaient trouvé par-delà la Porte Dévoreuse. La mousse sentait encore le frais. Il en déchira un bout qu'il frotta sur son visage et ses mains, appréciant sa douceur éphémère et son odeur

piquante qui, selon Rubin, était « citronnée ». Il savait qu'il était censé l'utiliser sur ses pieds pour les protéger de la pourriture, dont nombre d'Habitants souffraient. Mais il leur en restait très peu et il ne voulait pas la gaspiller sur ses pieds. En revanche, il veillerait à ce qu'Em le fasse.

Les mains propres, il fouilla une fois de plus dans son sac et en sortit des bandes de viande séchée qu'il avait achetées au vieux Hal. Il les mâcha longuement, avec lenteur, affrontant stoïquement ses habituelles crampes d'estomac qui allaient et venaient.

Il appela à nouveau.

– Debout, Em. C'est l'heure de manger.

Sachant qu'elle était réveillée, même si elle ne bougeait pas, il la poussa du pied. Du sac dont il se servait comme oreiller, il tira les chiffons qu'il utilisait pour ses pieds et passa les quelques minutes suivantes à se bander les chevilles et les talons, en faisant surtout attention aux os de la cheville, à son cou-de-pied et à ses orteils. Au cours de ses années passées dans les Halls, il avait connu trop de gens morts d'une maladie provenant des pieds.

Em remua enfin et, à moitié endormie, entreprit son rituel du matin. Son frère ne lui parlait pas et, pour lui donner de l'intimité, il concentra son regard sur les murs à distance et sur les mouvements des Habitants, un peu plus loin.

Il ne ferait pas plus clair, à présent. Au-dessus de lui, le dôme voûté était empli d'une brume d'argent chatoyante qui ne se dissipait jamais, mais qui parfois s'affinait et s'amoncelait pour former des nuages. Des centaines de margelles couraient le long des murs incurvés, presque toutes au-dessus de celle d'Elija, pour la plupart

inaccessibles et vacantes. Les Habitants avaient baptisé l'endroit le Hall de Lumière bleue. Pour Elija et Emly, c'était « chez eux ».

La rivière entrait par trois arches en brique à la base du dôme, et se réunissait en un maelström d'eau au centre avant de s'échapper dans une gueule d'un noir épais vers les périls de la Porte Dévoreuse, les petites Dardanelles, les Eaux Noires et, pour finir, l'océan lui-même, à des lieues de là.

Une voix dure derrière Elija l'incita à se lever d'un bond.

– Elija. Em. Allons-y.

Et la journée commença.

Le chef du groupe des fouilles du jour s'appelait Malvenny. Il était grand – ce qui, dans les Halls, était plutôt un handicap –, avec un visage long et fin doté d'un nez crochu et tordu. D'après Em, ses yeux étaient verts. Elle avait l'habitude déconcertante de regarder les gens en face, tandis qu'Elija s'adressait toujours au torse de Malvenny.

Il suivait de près l'homme de haute taille, Em à sa droite, bien éclairée par la torche de Malvenny qui grésillait. Le groupe comprenait sept membres ; seul celui qui fermait la marche tenait aussi un brandon. Évidemment, ils en emportaient beaucoup, mais les utilisaient avec parcimonie dans les Halls qu'ils connaissaient bien à force d'allées et venues.

La Porte Dévoreuse était située à plus d'une heure de marche, et leur terrain de fouilles du jour plus loin encore. Malvenny ne leur avait pas dit où ils allaient. C'était son privilège ; il était le chef et détenait la nourriture, mais

Elija savait qu'ils ne trouveraient pas grand-chose dans les parages. Il faisait confiance à Malvenny. Elija avançait d'un pas vif dans l'obscurité, observant les petits pieds d'Emly et sentant sa main chaude dans la sienne.

Ils atteignirent la Croix des Scélérats, un pont robuste fait de corde goudronnée et de planches qui conduisait à l'axe principal. Ils le franchirent « respectueusement », comme disait Rubin.

Comme toujours, Elija s'arrêta un instant à mi-chemin pour se pencher sur les épaisses cordes et regarder le Oùyva. Comme chacun le savait, ce défluent du cours d'eau principal plongeait peu après dans un grand trou profond, droit vers les entrailles secrètes de la terre. Personne ne s'aventurait dans le tunnel du Oùyva. Il ne menait qu'aux ténèbres et à la mort.

— Avance, gamin, dit une voix bourrue dans son dos.

Elle venait de la fin du cortège.

Elija se remit en marche, les yeux rivés sur ses pieds. Il pensait à la nourriture, ce qu'il faisait en général quand il n'avait rien d'autre pour s'occuper l'esprit. Il devina ce que portait Malvenny : des gâteaux de maïs et de la viande séchée – peut-être des fruits secs, avec un peu de chance. Un jour, l'homme de haute taille leur avait donné des œufs aussi durs que la roche, marinés dans du vinaigre piquant, sur lesquels ils s'étaient tous rués, ravis d'avoir quelque chose de nouveau à se mettre sous la dent. Ce jour-là, malheureusement, le sac de Malvenny avait l'air bien plat.

Ils firent une halte pour se reposer au Dernier Point de Discussion. Au-delà, le rugissement paralysant de la Porte Dévoreuse rendait toute conversation impossible. Chacun s'assit ; Malvenny ôta le sac de son dos et distribua

de l'eau fraîche et de modestes gâteaux de maïs, qui furent engloutis féroce­ment, en silence. Elija sentit son estomac se refermer sur les biscuits et frota doucement le dos d'Emly tandis qu'elle mangeait les siens.

Malvenny remit son gobelet dans son sac, se racla la gorge et cracha dans le ruisseau.

– Nous allons sur les Rivages de l'Ouest.

Les autres accueillirent la nouvelle sans commentaires, sauf l'homme à la voix bourrue – un nouveau venu dont Elija ignorait le nom.

– Où est-ce ? À quelle distance ?

– C'est loin. On y fait de bonnes trouvailles. Des trésors, parfois.

– C'est loin comment ?

– On traverse la Porte Dévoreuse, expliqua Malvenny, puis on prend le Hall qui monte à l'autre bout. Ça fait une trotte, mais c'est au sec.

Il se remit à fouiller dans son sac comme pour mettre fin à la discussion.

Tout ce qu'il avait dit était vrai. Les rivages montaient longuement avant de redescendre. Par conséquent, ils étaient souvent plus au sec que partout ailleurs et les trouvailles en étaient facilitées. On pouvait même tomber sur des trésors, comme avait dit Malvenny. Em y avait trouvé une pièce d'argent et un morceau de verre citrin. Mais il était également vrai que l'endroit était plus dangereux. S'il y avait une inondation à la suite d'une grosse tempête dehors, au loin, alors ils seraient pris au piège sur les Rivages de l'Ouest. Le temps qu'un Habitant se rende compte de la montée des eaux, il serait trop tard.